

ORGANE DE L'ŒUVRE DE LA CATHEDRALE DE MONTREAL.

Redige en collaboration.

Bureaux: Archeveche, Montreal.

ANNÉE 1886.

MONTREAL, SAMEDI, 23 OCTOBRE.

No. 29.

Les Armes de Léon XIII.

De grandeur, de lumière
Et de lys couronné,
Vive notre Saint-Père,
Ecclesia Leone!

Dans l'azur d'un ciel pur, par delà les nuages,
Répandant ses clartés sur nos terrestres plages,
Scintille avec éclat son étoile là-haut.
Verse de doux rayons au-dessus de nos têtes,
Et parmi les écueils d'une nuit de tempêtes
Dirige notre barque, *o lumen in celo!*

Le grain de sénevé, germant en bonne terre,
Perce de ses rameaux les zones du tonnerre
Et pousse jusqu'au ciel l'audace de son front.
Que l'arbre de l'Eglise, à l'ombre de tes ailes,
Aille porter sa tête aux sphères éternelles,
Ses racines touchant aux abîmes sans fond.

A travers les brouillards, sur la brume pluvieuse,
Étalant ses trésors de pourpre lumineuse,
L'arc-en-ciel de jours purs annonce le retour.

Fais descendre en nos cœurs des lucurs d'espérance,
Viens enfin soulager notre longue souffrance,
Précurseur du triomphe, aurore d'un beau jour!

Au fond de son parterre, à l'abri du feuillage,
Symboles de pudeur, ornements du bel âge,
Brillent deux chastes fleurs, deux lys tendres et blancs.
Puisse ta main, ô Pape, ô Roi de la Romagne,
Nouveau Léon, sacrer un nouveau Charlemagne,
Le couronnant des lys et de l'amour des Francs!

Le grand pape qui doit, par sa haute sagesse,
Dans nos siècles vieilliss ramener la jeunesse
Des âges de ferveur, ce grand pape, c'est toi.
En triomphe, marchant de victoire en victoire,
Entouré de soldats, de puissance et de gloire,
Aux peuples étonnés apparais, ô grand roi!

De grandeur, de lumière
Et de lys couronné,
Vive notre Saint-Père,
Ecclesia Leone!

J. B. PROULX, Ptre

MON SACERDOCE

DOUCE aurore de ma vie, pur rayonnement de mon âme innocente, sourire de Dieu au cœur qui n'a pas encore connu le monde, ô mon sacerdoce que je t'aime !

Je pensais à toi dans mes rêves d'enfance, tu m'apparaisais à travers les fleurs de mes vallons aimés, à travers les ombrages de nos épaisses forêts, au milieu des resplendissements de nos lacs d'argent ;

Je reconnaissais ta voix dans les sourds roulements des cascades, dans les éclats de la foudre sur nos montagnes, dans les mille bruits d'une nature encore jeune et vierge.

Quand je pensais à ma mère je pensais à toi, lorsque j'envisais le sourire d'une sœur je contemplais ta figure souriante à travers des nuages d'or.

O sacerdoce de Jésus-Christ, tu fus mon but, tu fus ma lutte, tu fus mon triomphe et désormais tu seras ma couronne.

Je te possède tel que je t'ai voulu, avec ta croix que j'aime, avec ta pauvreté que j'aime, avec tes consolations que je donne.

Je te possède à jamais, je brave les persécutions, je me ris des sacrifices, je souris à la mort : tu es *sacerdos in æternum* !!

Je le suis parce que Dieu l'a voulu, je le suis parce qu'avec la grâce de Dieu je l'ai voulu, et sans être maître de l'univers, je suis maître de son créateur, je lui commande, il m'obéit !!

O jeunesse de mon sacerdoce, fleurs de mon printemps, roses et lys cueillis dans les champs du Seigneur, désirs immenses de sacrifice et de martyre, restez pour toujours : *in æternum* !

Restez avec moi dans mon exil, comme sur les rivages enchanteurs de mon Canada, restez avec moi comme jadis sous les ombrages du Mont-Royal, restez avec moi pour réjouir mon calvaire, pour couronner ma tombe sur un sol étranger, pour assurer mon triomphe éternel.

Lurgan, Irlande, 6 octobre 1886.

Note de la Revue.—Nous allons peut-être commettre une indiscretion, mais nous sommes sûrs d'être agréable aux lecteurs du "Bazar" en leur dévoilant le nom de l'auteur des lignes qui précèdent.

Ce chant est l'œuvre d'un jeune prêtre de Montréal, l'abbé Emile Piché ; apôtre et missionnaire, il a dit adieu à sa famille et à son cher Canada pour devenir frère de St Vincent de Paul, à Paris, où il travailla plusieurs années ; plus tard il franchit la Manche, et alla fonder l'œuvre des patronages en Angleterre, et en Irlande où il est maintenant à la tête d'un établissement considérable. On connaît les troubles survenus à Belfast dans ces derniers temps, c'est au milieu des épreuves terribles qui vinrent alors l'assaillir que notre ami épancha son âme dans cette page magnifique dont il veut bien faire part à ses compatriotes.

LES VASES DU JAPON.

SCÈNE TRAGI-COMIQUE.

PERSONNAGES :

Monsieur CHARLES BONENFANT, négociant.
Madame CORALIE BONENFANT, née BELLEHUMEUR.

La scène se passe à Montréal, chez M. Bonenfant. Un petit salon meublé avec richesse et élégance. Mme Bonenfant, assise, lit la Gazette Rose. M. Bonenfant entre, tenant à la main son chapeau et fumant un cigare.

Madame.—C'est toi, cher. D'où viens-tu donc si tard ?

Monsieur.—Quelle heure est-il donc, Lili ?

Madame.—Onze heures. Mais d'où viens-tu ?

Monsieur.—Figure-toi que je viens du bazar.

Madame.—Du bazar ! Est-ce vrai ? Tu ne m'avais pas dit que tu y allais. C'est toujours comme cela. Tu aimes à agir en cachette. En partant tu m'as dit que tu allais travailler à ton magasin.

Monsieur.—Et j'y allais aussi. Mais sur la rue j'ai rencontré mon ami Paulus, et c'est lui qui m'a emmené au bazar.

Madame.—Ah oui ! c'est toujours lui que tu rencontres, et qui t'emmènes. Ça ne lui coûte pas d'aller au bazar, à ce journaliste flâneur et meurt-de-faim. Il n'a rien à y perdre. Tandis que toi, tu as dû y dépenser *horriblement* gros d'argent.

Monsieur.—Mais non, je t'assure. Je n'ai pas dépensé beaucoup.

Madame.—Ce n'est pas à moi que tu feras croire cela. Je sais trop bien ce que c'est qu'un grand bazar. Tu n'as pas dû y laisser moins de vingt piastres. Et nous qui avons besoin de tant de choses de première nécessité. Tu sais bien que je n'ai pas encore acheté mon chapeau d'automne, qu'il me faudrait une autre robe de sortie, et un nouveau set de fourrures, et qu'il est urgent de renouveler les rideaux du grand salon.

Monsieur.—Mais, chère femme, tes fourrures sont presque neuves, et les rideaux n'ont été achetés que l'année dernière.

Madame.—Qu'est-ce que tu connais là-dedans, je t'en prie ? Des fourrures que je porte jour et nuit depuis deux ans ! Quant aux rideaux, ils ne *matchent* plus avec nos meubles neufs. Mais tu ne t'en mets pas en peine, comme de raison ; tu ne penses qu'à donner tout ton argent pour les bazars, laissent ta femme s'arranger comme elle peut.

Monsieur.—Voyons, Lili, ne te fâche pas. Tu sais bien que nous avons décidé d'aller ensemble au bazar demain.

Madame.—Non, non, je n'irai pas. Je n'ai pas le temps ni l'argent qu'il faut pour cela. Crois-tu donc que je n'ai rien à faire à la maison ? Aller au bazar, c'est bon pour ceux qui ont du temps à perdre et qui aiment à voir leurs

noms dans les journaux. Tous les matins on lit : M. un tel a gagné une pendule, Mme une autre a acheté un coussin. Je suppose que ton ami Paulus va parler de toi demain dans sa gazette. (*Monsieur B. allume un autre cigare*)

Dis donc, Charles, ne pourrais-tu pas te priver de fumer ici ?

Monsieur.—Mais, chère femme, j'ai toujours fumé dans le petit salon, et tu ne m'en as jamais fait reproche.

Madame.—C'est faux, Charles, tu n'as jamais fumé ici, et je ne veux pas que tu commences. Le tabac me donne sur les nerfs, et on ne peut tenir rien de propre avec les pipes et les cigares. Tu ne fumais pas comme cela au bazar, j'en suis sûre. Tu étais là tout politesse, tout gentillesse envers ces dames. Tu leur as fait manger des glaces, et tu vas m'ennuyer pendant trois jours en t'extasiant sur la beauté de Madame celle-ci, ou de Mademoiselle celle-là.

Si encore tu avais gagné quelque chose de joli, à ton bazar. Mais tu es bien trop malchanceux, comme de raison.

Monsieur.—Je n'aime pas à risquer mon argent à la raffle ou à la loterie. J'aime mieux acheter quelqu'objet utile.

Madame.—Eh bien, pourquoi ne l'as-tu pas fait ?

Monsieur.—Qui te dit que je ne voulais rien acheter ?

Madame.—Par exemple, tu l'as dit plus de vingt fois. D'ailleurs, tu n'avais pas trop d'argent pour payer les glaces, les crèmes, les fleurs, les cigares, que sais-je !

Monsieur.—Je n'ai rien dépensé pour cela. En fait de rafraîchissements, je n'ai pris qu'une tasse de café et c'est Paulus qui a payé.

Madame.—Ce n'est pas moi qui le croirai. Mais enfin, si j'eusse été là, j'aurais pu te donner de bonnes idées, te montrer les choses qui nous conviendraient mieux.

Monsieur.—Tu pourras toujours le faire. Je t'emmènerai demain.

Madame.—Non, non, je t'ai dit que je n'irai pas... Si au moins tu m'en avais parlé d'avance, je t'aurais indiqué les plus beaux objets, d'après les listes qui ont été publiées dans les journaux. Par exemple, j'ai vu qu'il y avait une paire de magnifiques vases du Japon.....

Monsieur.—Je les ai vus, en effet.

Madame.—Eh bien, comment sont-ils ? Superbes, n'est-ce pas ? Mon amie, Madame Toutluifaut, m'en a parlé, et elle dit que c'est un chef-d'œuvre de travail artistique ! Je suis certaine qu'ils feraient très-bien dans notre grand salon.

Monsieur.—Mais il me semble, chère amie, que nous aurions des choses plus utiles, plus nécessaires à acheter auparavant.

Madame.—Et qu'est-ce donc, je t'en prie ?

Monsieur.—Il faudrait remplacez notre poêle de cuisine, qui est vieux, incommode, et si avarié qu'on ne peut plus le réparer. Or j'ai justement vu au bazar un poêle nouveau modèle, avec tous ses ustensiles, et on ne me le vendrait pas trop cher.

Madame.—Tu ne sais pas ce que tu dis. Notre poêle ne dure que depuis quinze ans, et il peut durer longtemps encore. S'il ne fonctionne pas bien, c'est que ces imbéciles de cuisinières ne savent pas le manœuvrer. Il va très-bien quand je fais la cuisine.

Monsieur.—Tu ne la fais pas souvent !

Madame.—As-tu envie de me mettre en colère ? Mais qu'est-ce que tu voudrais encore ?

Monsieur.—N'aimerais-tu pas à avoir une machine à coudre ? C'est une chose très-utile et très-économique dans un ménage, et ils en ont de fort belles au bazar.

Madame.—Merci ! Je trouve bien plus simple de faire faire mon ouvrage par les modistes et les couturières.

Monsieur.—Cela coûte plus cher.

Madame.—Encore une fois, qu'est-ce que tu connais là-dedans ? D'ailleurs, aurais-je le temps de me mettre à coudre avec la machine ?

Monsieur.—J'ai encore pensé à acheter une bibliothèque. Je ne sais plus où mettre mes livres et mes revues.

Madame.—Ah ! c'est bien là les hommes : toujours égoïstes, et ne pensant jamais qu'à se donner du confort ! Ne peux-tu pas mettre tous tes bouquins, toutes tes paperasses sur des planches, dans le grenier ?

Monsieur.—Les rats et les souris en feraient litière.

Madame.—Oh non ! ils ne rongent pas les livres, tu le sais bien. Mais dis-moi, pourquoi ne veux-tu pas m'acheter les vases du Japon ?

Monsieur.—Je trouve qu'ils sont d'un prix trop élevé pour nos moyens.

Madame.—C'est cela, Monsieur craint pour sa bourse. Voyons, quel prix en demande-t-on ?

Monsieur.—Cent piastres, ni plus ni moins.

Madame.—Mais ce n'est pas trop cher, tout le monde peut te le dire. Demande à Madame Toutluifaut, à Madame Dugrandton. Il n'y en a pas pour ce prix-là chez Sharpley, ni chez Birks, ni au magasin japonais. Mais je sais bien ce que c'est, pourquoi tu ne veux pas m'acheter ces vases. C'est parce que tu ne veux pas me faire plaisir..... C'est parce que... tu... ne m'aimes plus ! (*Elle pleure.*)

Monsieur (ému).—Voyons, chérie, voyons, Coralie, ne pleure pas.

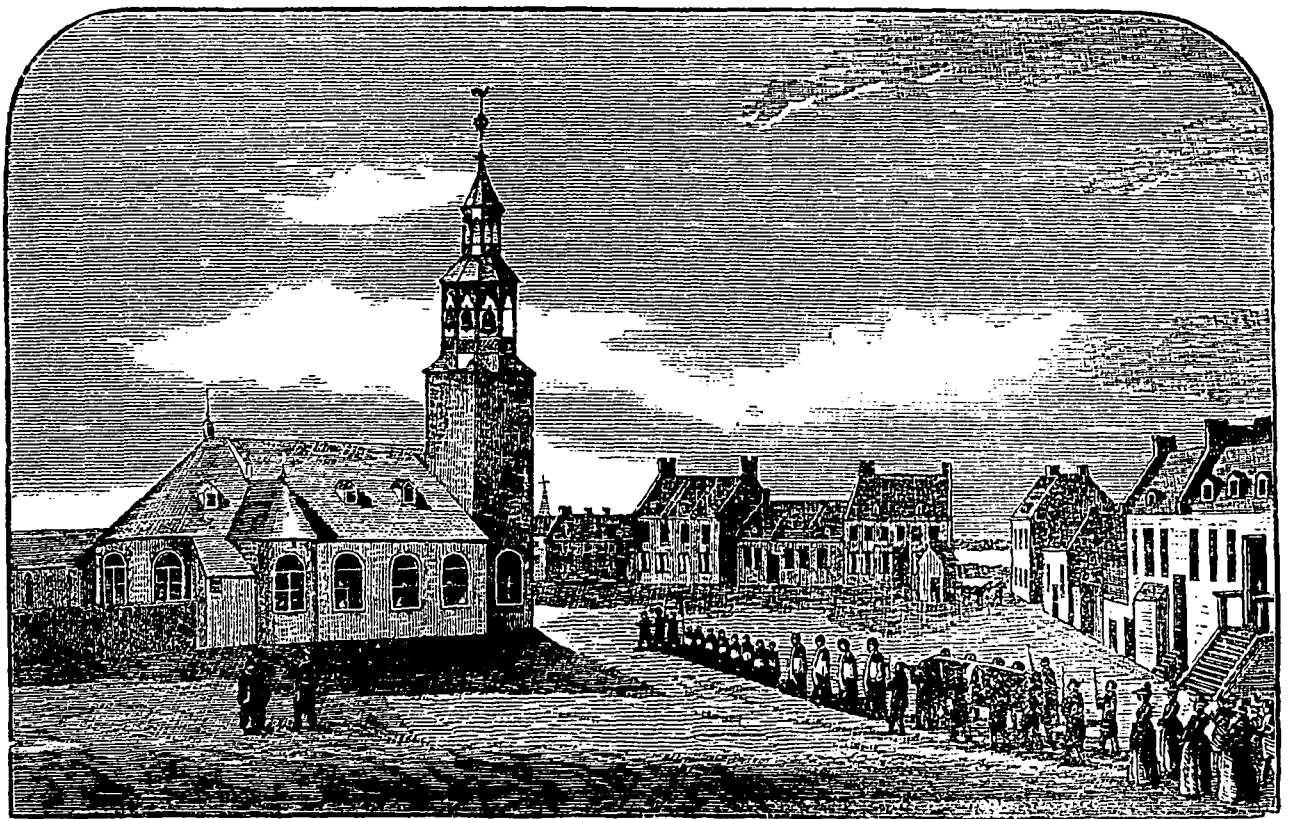
Madame (sanglotant).—Non, tu ne m'aimes plus. C'est la première fois que je te demande quelque chose, et tu me refuses.

Monsieur (ébranlé).—Calme-toi, chère femme. J'y réfléchirai.

Madame.—Oui, tu dis cela pour gagner du temps et pour jouer de moi. Demain tu me remettras à après-demain, et pendant ce temps-là, les beaux vases seront vendus. Oh ! que je suis malheureuse !

Monsieur (capitulant).—Allons, mignonne, ne pleure plus. Je te promets d'acheter ces vases.

Madame (se redressant, joyeuse).—Oh ! le bon petit mari ! (*Elle l'embrasse.*) Que tu es gentil et aimable, mon Charley ! Voyons, nous irons ensemble au bazar, demain, de grand matin, avant qu'il y ait foule. Je n'ai rien du tout à faire, l'avant-midi. Comme nous serons en voiture, nous pourrons emporter les vases avec nous. Et puis, Charley, si tu vois ce bon M. Paulus, dis-lui d'en parler dans son journal, et invite-le à venir souper avec nous demain soir.



ANCIENNE EGLISE NOTRE-DAME, MONTREAL.

STE AGNES ET LES PETITS AGNEAUX.

QUI ne connaît la touchante histoire de Sainte Agnès ; de cette jeune vierge de treize ans, dont le zèle, dit St. Ambroise, a été au-dessus de son âge, et la vertu au-dessus de sa nature. Son nom seul est une louange, signifiant sa pureté, présageant son innocence et son martyre.

Cette petite sainte, la bien-aimée des Romains, comme on l'appelle, naquit à Rome, au commencement du quatrième siècle, de parents riches et craignant Dieu ; dès ses plus tendres années, elle apprit et pratiqua l'amour le plus ardent de Jésus, le divin époux de son âme.

Approchant de sa treizième année, elle se voit l'objet des poursuites insensées de Procope, le fils même du préfet, et répond à ses instances par de sublimes paroles qui disent son union irrévocable avec son céleste fiancé.

Elle énumère les bienfaits qu'elle en a reçus : " c'est lui qui m'a passé au doigt l'anneau des noces mystiques ; lui qui a ceint mon cou d'un collier de pierres précieuses. Il m'a revêtu d'une cyclade tissée d'or, et il m'a donné pour atours des diamants sans prix. Il m'a marquée au front, pour que chacun voie bien que je suis à Lui, et que je ne puis être à un autre. Son sang a teint mes joues de sa rougeur ; ses tendresses sont virginales, et il m'a montré les trésors innombrables que je posséderai, si je lui suis fidèle. "

Le jeune homme, ainsi repoussé tombe malade de désespoir ; son père, affligé, prétend obtenir, d'abord par de séduisantes promesses, ensuite par de terribles menaces, le consentement d'Agnès qui reste inflexible, se contentant de vanter les qualités que possède Celui qu'elle s'est choisi et qu'elle ne veut pas abandonner : il est noble, il est beau, il est sage, il est riche, il est bon, il est puissant. La vierge est alors condamnée, par le cruel préfet, à subir d'indicibles affronts dont la puissance divine la préserve par d'éclatants prodiges : le téméraire amant tombe mort aux pieds de la vierge, qui le rend à la vie ; son père, touché de ce bienfait, voudrait maintenant sauver Agnès, mais cédant à la fureur populaire, il se remet à son lieutenant Aspase du soin de continuer la persécution et les tortures ; celui-ci fait jeter Agnès dans un bucher ardent ; nouveau miracle : les flammes s'écartent, se divisent, et vont se jeter au milieu de la foule qu'elles épouvantent et dispersent.

Enfin Aspase, ivre de rage, ordonne au bourreau de plonger son glaive dans la gorge de cette tendre victime, dont l'âme brillante s'élançait libre à travers les airs, tandis qu'un groupe d'anges descendant du ciel à sa rencontre l'accompagne sur le sentier lumineux.

Le petit agneau est immolé ; l'épouse est unie pour jamais à son Epoux.

Le huitième jour après la mort d'Agnès, ses parents, en prières près du tombeau, virent une grande multitude de vierges parées de robes de drap d'or et de pierres précieuses, couronnées de guirlandes, de perles et de beaux diamants ; au milieu d'elles s'avancait notre aimable sainte, triomphante et glorieuse, ayant à ses côtés un agneau plus blanc que le

lait et la neige. La jeune martyre pria ses compagnes de s'arrêter, puis se tournant vers ses parents elle leur adressa ces mots : Vous voyez que vous ne devez pas me pleurer comme une morte ; réjouissez-vous ensemble et félicitez-moi, parceque j'ai été reçue avec ces compagnes dans les demeures éternelles, et que je suis unie dans les cieux à celui que j'ai aimé sur la terre de toute ma puissance d'aimer.

Et ayant prononcé ces paroles, elle passa.

C'est sans doute en souvenir de cette apparition, et aussi à cause de son nom, de ses vertus et des circonstances particulières de sa glorieuse mort, que Sainte Agnès est ordinairement représentée à genoux et tenant sur un livre, sous son bras, ou ayant par terre auprès d'elle, un petit agneau d'une éclatante blancheur.

Au reste, non-seulement la peinture et la poésie nous ont retracé, sous le symbole de l'agneau, la vie si pure, l'amour si tendre, la mort si calme et si héroïque de la douce Agnès, mais la liturgie catholique elle-même a fixé, par des cérémonies d'un mysticisme touchant, le souvenir de ses vertus aimables et de son généreux sacrifice.

Il y a, à Rome, deux églises de Sainte Agnès ; l'une s'élève sur la place Navonne, à l'endroit de son martyre ; l'autre bâtie par la reconnaissance de Constantin, et située hors la porte Pie, sur la voie Nomentane, conserve dans sa crypte les reliques de la sainte.

C'est dans cette dernière basilique que, chaque année, le 21 janvier, fête de la douce Agnès, on bénit les agneaux dont la laine doit servir à la confection des palliums.

Ce jour là, quand les circonstances permettent de suivre en tout point les usages établis, il y a grande fête dans la ville dont les citoyens se portent en foule sur la via Pia et à l'Eglise de Ste Agnès.

Deux petits agneaux, choisis parmi les plus beaux et les plus immaculés que l'on a pu trouver, sont placés dans deux corbeilles richement ornées, et tenues en équilibre sur le dos d'un cheval dont les rênes sont aux mains d'un haut dignitaire.

Une procession se forme et se met en marche, allant tout d'abord sur la place Saint Pierre faire une courte station sous les fenêtres du Vatican. Le Pape donne aux petits agneaux une première bénédiction ; on traverse ensuite la ville dans toute sa largeur pour franchir la porte Pie et longer la voie Nomentane jusqu'à la basilique. Celle-ci a revêtu ses décors les plus riches ; les murs disparaissent derrière les tentures aux couleurs variées, et dessinant toutes les lignes par leurs plis gracieux ; des lustres de cristal, chargés d'innombrables lumières, descendent de la voûte tout autour de la nef, et forment comme une immense et glorieuse couronne ; les dalles du pavé se dérobent elles-mêmes sous un épais tapis de verdure qui se continue devant le portique, et se prolonge jusque dans la rue.

Une messe, chantée en musique, commence à dix heures. Après l'*Agnus Dei*, le clergé se rend à la sacristie pour rentrer aussitôt processionnellement dans le sanctuaire. La marche est ouverte par des clercs portant des flambeaux, l'encensoir et le bénitier ; viennent ensuite deux ecclésiastiques, tenant chacun sur les bras un superbe coussin de damas rouge ordé de franges d'or, sur lequel est couché le petit

agneau, la tête couronnée de roses, tout le corps parsemé de rosettes en ruban rouge, et les pieds liés en faisceaux avec des faveurs pourpres.

Ces deux agneaux avec leurs moelleux coussins sont placés sur l'autel, l'un du côté de l'évangile, l'autre au coin de l'épître. Tous les chanoines réguliers du Saint Sauveur, qui desservent l'église, viennent prendre place dans le chœur, tandis que les nefs sont remplies de fidèles attentifs et émerveillés.

L'abbé, la mitre en tête et revêtu de la chape, monte à l'autel avec le diacre et le sous-diacre, pendant que la musique, placée dans les galeries supérieures, exécute un morceau analogue à la circonstance. Le célébrant prononce une prière qui renferme l'éloge d'Agnès, après laquelle il jette de l'eau sainte sur les deux agneaux, et les parfume de l'odeur de l'encens. La bénédiction donnée, le cortège retourne à la sacristie, et les deux agneaux sont remis à un maître de cérémonies de la basilique de Saint-Jean-de-Latran, comme redevance à la Cathédrale du Pape, et à la mère de toutes les Eglises. (1)

Le pape bénit lui-même une seconde fois les deux agneaux qui sont enfin confiés à des religieuses désormais chargées d'en prendre soin ; c'est ordinairement au monastère de St Laurent in Panisperna, ou encore à celui des capucines que revient cet insigne honneur.

Il est facile de s'imaginer la joie des vierges qui reçoivent un pareil dépôt, de quelles marques d'affection, de quels soins et de quelle tendresse inquiète elles entourent les nouveaux venus, ces bien-aimés petits agneaux dont la blancheur parfaite, la confiance naïve, les mouvements gracieux charment leurs maîtresses, émues déjà par la pensée des rites admirables dont ils viennent d'être l'objet.

Aussi voyez donc cette laine luisante et soyeuse, ces fleurs toujours fraîches qui couronnent leur tête, surtout cette herbe si grasse et si abondante qu'aucun pied profane n'est admis à fouler, et qu'eux seuls ont la liberté de brouter tout à leur aise.

Innocentes et pures, ces petites bêtes de prédilection partagent la clôture de leurs chastes hospitalières qu'un retranchement impénétrable dérobe aux regards mondains.

Contempler leurs ébats est la plus douce récréation des pieuses gardiennes qui s'amuse à les voir sautiller, s'égayer au milieu du pré dont ils sont pour le moment, les seuls maîtres, et qui est leur paturage exclusif.

Vient, hélas ! le moment du sacrifice ; il faut les dépouiller de cette toison qui est la moitié au moins de leur charme, et l'unique raison des soins qu'on leur prodigue ; à Pâques, même, ils seront tous deux immolés, et le plus gras sera servi sur la table du Pape ; c'est une allusion pieuse à l'Agneau Pascal.

La laine sera cardée, filée, tissée ; on en façonnera une bande étroite d'étoffe, sorte de petite écharpe, large de trois doigts, ornée de six croix noires, et garnie aux extrémités de petites larmes de plomb arrondies : c'est le pallium.

Comme il doit être l'ornement distinctif des premiers dignitaires de l'Eglise, et la marque de leur autorité, il est fait

de la laine d'un petit agneau béni sur la tombe d'Agnès, le jour de la fête de cette sainte.

Quel admirable symbolisme, quels sublimes rapprochements !

L'agneau, c'est assurément l'animal le plus doux, le plus tendre, le plus gentil, le plus sensible et le plus caressant. Les païens se plaisaient à l'immoler à leurs dieux, parce qu'il est naturellement l'emblème de la pureté et de l'innocence, ce qui en fait la plus agréable des victimes.

Quand Jéhovah donnait à Moïse, l'ordre de marquer les demeures israélites du sang d'un agneau, il annonçait par là à son peuple la venue de cet Agneau divin qui, victime du pardon et de la réconciliation, rachèterait le monde par l'offrande très pure de son sang. Aussi, voyons-nous St. Jean-Baptiste, le précurseur, saluer Jésus en l'appelant l'Agneau de Dieu qui efface le péché du monde, et plus tard cet autre Jean, l'ange de la douceur, se délecter dans la contemplation de l'agneau qui lui apparaît dans le ciel pendant une de ses extases et dont il entend chanter les louanges : cet Agneau, c'est le Christ, victime éternelle.

Notre Seigneur lui-même transmet ce symbole à ses apôtres, leur disant qu'il les envoie comme des agneaux au milieu des loups ; tous les fidèles d'ailleurs doivent être des agneaux et des brebis réunis en un seul bercail dont Pierre et ses frères seront les pasteurs. Et cette admirable figure de l'union qui doit régner entre tous les disciples, de la soumission qu'ils doivent témoigner à leurs chefs, de la tendresse et du dévouement que ceux-ci sont tenus d'avoir pour leurs ouailles, se retrouve à chaque page de l'Evangile.

L'Eglise, comprenant la pensée de son divin fondateur, a conservé cet emblème, et l'emploie dans sa liturgie en maintes circonstances, mais plus particulièrement dans la confection et la bénédiction des palliums.

Le caractère de l'agneau, l'œuvre de Jésus Sauveur, le nom d'Agnès, et les traits marquants de la vie et de la mort de cette victime du plus chaste amour, tout concourt donc, dans l'histoire du pallium, à donner à ce signe essentiel de la juridiction métropolitaine, un cachet de douceur, de dévouement, de sainteté qui doit réellement appartenir à la dignité pastorale.

Mais ce n'est pas tout.

Jésus, l'Agneau sans tache et divin était aussi le lion de la tribu de Juda ; la douceur n'exclut pas la force ; Agnès est disciple de Pierre ; le pallium, tissé de la laine de l'agneau devra être mis en contact avec le corps du prince des Apôtres pour revêtir par là sa pleine signification, et porter ensuite, jusqu'aux extrémités de l'Eglise, dans une union sublime, le double sentiment de la vigueur apostolique et de la douceur virginale.

En effet, les palliums, ouvrés avec la laine des agneaux bénis à Ste. Agnès, sont portés à la basilique Vaticane pour y être l'objet d'une solennelle cérémonie.

C'est le 28 juin, aux premières vêpres de la fête de Saint Pierre. Le Pape, s'il le peut, préside lui-même à l'office ; en son absence il est remplacé par un cardinal. Un des auditeurs des causes du Palais Apostolique, portant les ornements de sous-diacre, accompagné de deux collègues et suivi de plusieurs avocats consistoriaux, à qui il appartient

(1) Gaume,

de faire instance pour le pallium, se rend à la confession de Saint Pierre, prend les insignes qui ont été préalablement déposés sur l'autel, et va ensuite les présenter au célébrant. Celui-ci, se levant de son siège, les asperge d'eau bénite, et fait alors une longue prière dans laquelle il est dit que le pallium n'est pas seulement un vêtement d'honneur, une marque de dignité et de juridiction, mais encore l'emblème de l'humilité, de la chasteté, de la douceur et de l'innocence; que la matière même dont il est fait rappelle à celui qui le porte, qu'à l'exemple de Jésus-Christ, le Bon Pasteur par excellence, le prince et le modèle des pasteurs, il doit aimer tendrement ses brebis, chercher celles qui sont égarées, les charger sur ses épaules et les ramener à la bergerie; enfin on demande à Dieu dans cette même oraison, de bénir ces insignes pris de l'autel des princes des apôtres, afin que, sanctifiés par la faveur divine, ils opèrent pleinement et réellement ce que comporte leur signification mystique.

Les palliums bénits sont reportés à l'autel du tombeau de Saint Pierre, sur lequel ils devront être laissés pendant toute la nuit suivante; ensuite on les renferme dans une cassette d'argent, et ils sont conservés dans le trésor des reliques pour être de là distribués aux archevêques selon qu'il y a lieu, et sur une demande formelle de leur part.

Car le pallium a maintenant d'une manière complète le sens que veut lui donner l'Eglise; fait de la laine blanche d'un agneau béni à St. Agnès, il signifiait innocence, charité et dévouement généreux; déposé et béni sur le tombeau de Pierre, il veut dire désormais autorité, force et courage; sa forme même n'est plus indifférente, et le pontife qui portera ce joug doux, suave, mais plein de responsabilité, devenant successeur de l'Agneau de Dieu, perpétuera sa puissance et retracera sa douceur; il recherchera par son zèle les ouailles errantes ou malades; mission toute d'amour qui demande l'appui et la force d'un Dieu crucifié.

Par son origine, son caractère, son but, l'autorité qu'il donne et les obligations qu'il impose, le pallium renferme donc toute une doctrine, la doctrine fondamentale du salut du monde, et de l'œuvre du Christ perpétuée par le ministère des Apôtres; il contient aussi une leçon, celle de la charité divine, de l'amour parfait qui doit lier entre eux agneaux et brebis, c'est-à-dire fidèles et pasteurs, pour être tous ensemble étroitement unis dans un même cœur, celui de notre Sauveur et Maître.

C'est la mansuétude et la fermeté, la douceur d'Agnès et la force de Pierre, c'est l'*in fide et lenitate*, cette belle devise qui annonçait si bien, et résumera d'une manière si parfaite, la carrière tout apostolique de notre vénérable Archevêque.

L'ABBÉ J. M. EMARD.

LOUIS VEUILLOT.

* * *

Se conduire en maître de son secret et en esclave du secret des autres, telle est la théorie; mais la pratique est toute différente.—*Comte de Nugent.*

PLANTATION DE CROIX SUR LA MONTAGNE DE ST. HILAIRE DE ROUVILLE.

(RÉCIT D'UN TÉMOIN.)

Mercredi, le 6 Oct. 1841, sur les 9 heures du matin, NN.SS. les évêques de Nancy, de Montréal, de Kingston et de Sydime se mirent en route, du château seigneurial de Rouville, pour se rendre à la montagne. Ils étaient précédés et suivis d'une immense multitude de calèches, de cavaliers et de personnes à pied. Arrivés près des moulins du seigneur, les prélats accompagnés d'une cinquantaine de prêtres, venus de toutes les directions, s'acheminèrent vers le *Lac*, où devait avoir lieu le premier sermon. Arrivés sur les bords de ce lac, les évêques se revêtirent de leurs habits pontificaux, montèrent tous quatre sur un petit radeau préparé pour l'occasion et éloigné de terre d'environ 30 à 40 pas: ce fut de là que Mgr. l'évêque de Nancy, la mitre en tête, adressa un discours éloquent sur l'honneur dû à la croix; et, quoique le temps ne fût pas tout à fait calme, ses paroles furent néanmoins très-bien entendues.

La multitude qui couvrait la terrasse en face du radeau, et qui s'étendait de chaque côté, ne se composait pas de moins de 25 à 30 mille personnes. Un religieux silence régnait au milieu de cette foule immense; tous paraissaient pénétrés de la grandeur du sujet qui les réunissait en ce jour. C'était un spectacle vraiment imposant et propre à faire une impression profonde: aussi n'était-elle pas équivoque, on la lisait sur les visages des assistants; mais elle le fut surtout lorsque l'illustre prédicateur exprima toute la joie, dont il était pénétré, en voyant l'Eglise entière du Canada réunie en ce lieu dans la personne des évêques de Montréal, de Kingston et du coadjuteur de Québec, (qu'il appela, d'après St. Jean, les Anges de ces différentes Eglises); en voyant un nombreux clergé réuni à ses pasteurs, pour célébrer ce jour mémorable; et enfin des personnes accourues de toutes les paroisses environnantes pour rendre à la Croix du Sauveur un hommage public et solennel. Puis, après avoir engagé la multitude à crier: *Vive la Croix; vive Jésus; vive Marie; le Canada toujours catholique*, paroles que l'écho se plaisait à répéter, il annonça que les quatre évêques allaient tous ensemble bénir cette nombreuse assemblée. Ce fut là, sans contredit, le moment le plus touchant de cette imposante cérémonie, alors qu'on entendit ces vénérables Pères chanter cette bénédiction épiscopale si sublime, et qu'on les vit lever les mains au ciel, pour en faire descendre sur tout un peuple à genoux, les grâces et les bénédictions de Dieu. De tout côté on entendait des spectateurs se dire à demi-voix: *Oh! que c'est beau; oh! que c'est touchant!*

Mgr de Nancy observa qu'étant à la veille de son départ pour retourner dans son pays, il ne pouvait pas quitter ce bon peuple canadien, sans lui exprimer combien il avait été touché, dans les différentes retraites qu'il avait faites dans cette province, et combien il l'était surtout dans cette circonstance si solennelle, de la piété et de la foi dont tous ces braves Canadiens lui avaient donné de si touchantes démon-

trations, qu'il en conserverait un souvenir qui durerait autant que sa vie.

Ce fut alors que Mgr de Montréal, adressant la parole au très-digne évêque de Nancy, lui exprima sa reconnaissance pour tout le bien qu'il avait opéré dans le diocèse de Montréal, et lui dit combien il était affligé de le voir s'éloigner de cette terre, qu'il avait arrosée de ses sueurs, et où, par la grâce de Dieu, il avait ranimé la foi et la piété avec un succès admirable. Alors toute la multitude se mit à crier : *Vive l'évêque de Nancy ; vive l'évêque de Montréal ; vivent les évêques de Kingston et de Sydime.*

Le prédicateur annonça ensuite que la procession allait se mettre en marche pour monter au sommet de la montagne. Alors ce fut un nouveau et imposant spectacle que celui de voir cette masse se mouvoir et s'acheminer au milieu de cette vaste forêt, observant, autant que les circonstances pouvaient le permettre, un silence et un recueillement profonds. Le chœur, composé de plusieurs membres du clergé et de chantres venus de diverses paroisses, au moment où l'on approcha de la première croix, qui marquait le commencement des *stations*, entonna le simple, mais touchant cantique que tout le monde connaît : *Suivons sur la montagne sainte, etc.* ; puis la strophe du *Stabat mater*, etc. L'évêque bénit successivement chacune des 14 croix qui composent la *voie sainte* et récita à haute voix les prières ordinaires.

Arrivé sur le sommet de la montagne, qui se trouva entièrement couvert de spectateurs, l'évêque adressa un second discours à l'assemblée, exhorta ses auditeurs à lever souvent les yeux sur cette montagne, vers cette croix magnifique qu'ils y élevaient, et qui n'était placée si haut qu'afin d'être vue de toutes les campagnes environnantes : il leur répéta ces paroles du saint roi David : *Levavi oculos meos, etc.* ; donna, avec une relique de la *vraie Croix*, la bénédiction à la foule prosternée et visiblement touchée de la vive impression qu'avaient faite sur elle les éloquents et touchantes paroles de l'infatigable prédicateur.

Mais avant de descendre de cette montagne, Mgr de Nancy dit qu'il avait à remplir un devoir de reconnaissance ; c'était d'engager toute l'assemblée à adresser à Dieu des prières, pour attirer ses grâces sur la personne et la famille du seigneur du lieu, M. De Rouville, qui avait si généreusement contribué à l'érection de ce beau monument, en donnant le sommet de cette montagne pour l'y placer et le chemin qui y conduit, pour y établir la voie de la Croix : toute l'assemblée dit alors un *Pater* et un *Ave* à cette intention. L'évêque de Nancy, dont la charité n'oublie rien et s'étend à tous, ne voulut pas *laisser sans un souvenir les pauvres malades, que les infirmités retenaient à leurs maisons, mais dont les cœurs, il en était certain, étaient réunis à ceux de toute cette foule*, il fit dire aussi pour eux un *Pater* et un *Ave*. Puis rappelant l'accident déplorable des deux infortunées qui avaient été broyées, quelques semaines auparavant, dans un des moulins de l'endroit, à l'occasion d'une pieuse visite qu'elles faisaient à ces lieux sur le point d'être sanctifiés, il fit dire pour elles un *De profundis*, et leur fit appliquer les fruits des exercices religieux que l'on venait de faire et des indulgences que l'on avait gagnées.

Ensuite la foule se remit en marche pour descendre la montagne, en chantant le cantique d'action de grâces le *Te Deum*, qui fut suivi d'hymnes et de cantiques en l'honneur de Marie. Ce chant joyeux et auquel les bois de la forêt donnaient un accent enchanteur et, pour ainsi dire, angélique, se continua sans interruption jusqu'au bas de la montagne, où la foule s'arrêta pour donner à l'évêque le temps de réciter l'oraison d'action de grâces. Puis le *Benedicamus domino* chanté, de nouveaux cris de *vive l'évêque de Nancy, vive l'évêque de Montréal, vivent les évêques de Kingston et de Sydime, vive le clergé, vive Jésus, vive Marie* se font entendre, et la foule défile, toute joyeuse d'avoir été témoin d'un spectacle unique, jusqu'à ce jour, dans les annales de l'histoire ecclésiastique de ce pays.

CHRONIQUE.

L'autre jour nous nous sommes pris à rêver en causant ou à causer en rêvant. Il nous plaît de prolonger aujourd'hui cette occupation peu fatigante, et qui convient parfaitement à notre paresse.

Les rêveurs, d'habitude, aiment à faire revivre le passé. Mais nous voulons aujourd'hui plonger nos regards dans l'avenir, et essayer de nous figurer ce que sera, à une date plus ou moins rapprochée, cette Cathédrale de Montréal que l'on bâtit en ce moment.

* *

Quant à l'extérieur, nous pouvons dès à présent voir ce qu'il sera par ce qu'il est déjà. Il n'y manque en effet que les quatre petits dômes et le portique, dont on a commencé à construire les assises. Ce portique donnera à l'édifice, vu de la rue Dorchester ou du carré Dominion, un tout autre caractère, et l'on pourra alors juger de l'excellence de ses proportions et de leur harmonie grandiose.

Mais pénétrons à l'intérieur. Quelle transformation a-t-on fait subir à ces murs qui ne montrent aujourd'hui qu'une pierre rugueuse, à cette voûte, à ce dôme qui ne nous font voir encore qu'une charpente passablement disgracieuse, et dans laquelle se jouent librement les oiseaux du ciel ?

Murs, voûte et dôme seront sans doute alors ornés de belles peintures, couverts de tableaux et d'inscriptions qui leur donneront un langage plein d'éloquence ; *lapides clamabunt*. Et il va sans dire que ces tableaux ne seront pas des médiocrités, mais d'excellentes productions de l'art chrétien. Autrement mieux vaudrait pour ces murailles rester nues et sans aucun ornement.

C'est un jour de fête. La foule envahit l'église. Quelle nombreuse assistance ! On a donc appris le chemin de la Cathédrale et cessé de trouver la distance trop longue ! Ou peut-être le catholicisme a-t-il envahi ce quartier sur lequel plane maintenant l'image du Christ vainqueur.

Quoiqu'il en soit, la vaste église est remplie de fidèles. Bientôt le clergé fait son entrée solennelle. Voici la croix archiépiscopale. Mais le vénérable prélat qui s'avance porte-

t-il simplement le pallium ? Ne vois-je pas sur ses épaules la pourpre des princes de l'Eglise ? Se peut-il que Montréal n'ait plus rien à envier à la vieille capitale, sa rivale éternelle ?

* * *

L'office commence. L'orgue prélude. Quelle harmonie ! Voilà l'instrument merveilleux qu'a rêvé un artiste chrétien. Et quelle gravité douce et impressionnante dans ce chant ! C'est l'accent de l'adoration, de la reconnaissance, de la prière. C'est le véritable, le seul chant de l'Eglise, interprété avec intelligence, avec âme. La cathédrale de Montréal est célèbre par sa maîtrise et l'on y vient avec empressement pour entendre son plain-chant.

Les cérémonies, cela va de soi, se font avec la plus grande pompe. Les sermons sont généralement de bonnes leçons de catéchisme, préparées avec un soin particulier et prononcées dans un langage correct et avec une éloquence à la fois simple et entraînant. Ces instructions sont courtes. Courts aussi sont les offices, surtout ceux qui se font le soir. Et la conséquence est qu'on y voit autant d'hommes que de femmes.

Quant à l'assistance, elle se fait remarquer par sa bonne tenue, son recueillement, et l'attention intelligente qu'elle apporte à suivre les cérémonies. Les quêtes rapportent toujours des montants considérables. Enfin, sous tous les rapports, la Cathédrale de Montréal est l'église modèle. Et c'est le rôle qui lui convient.

* * *

Fera-t-on encore des bazars dans ce temps-là ?

Notre esprit prophétique ne nous révèle rien à ce sujet. Ce que nous savons, c'est qu'il y aura toujours des œuvres de charité qui réclameront l'assistance du peuple chrétien, et qu'alors comme à présent les femmes seront les zélatrices les plus actives de ces œuvres. Si elles ne font plus de bazars, elles auront d'autres moyens aussi ingénieux, aussi attrayants de battre monnaie et de remplir la caisse des pauvres.

Ceci n'est plus un rêve, mais une prédiction que nous pouvons faire sans être prophète, pas même à la façon de Wiggins, l'homme aux tremblements de terre.

* * *

Et le *Bazar*, paraîtra-t-il encore ?

Mais non, puisque ses jours sont comptés, et qu'il ne doit pas dépasser trente numéros. Mais on parlera de sa gloire. Les collections, brochées, cartonnées ou reliées, seront dans les bibliothèques des gens de bien, et les noms de ses collaborateurs auront acquis une renommée immortelle.

Ces pauvres collections ! on paraît en disposer assez facilement, à en juger par la quantité qu'on a fait entrer dans la grande loterie, concurremment avec les paquets de café et les parapluies de coton.

Laissons faire le temps. Le café passera,—dans la cafetière,—et les parapluies passeront aussi. Mais le *Bazar* demeurera, et une collection complète vaudra alors plus que bien des livres de moka, et plus qu'un parapluie, fût-il de soie et à dix-huit balaines.

J. D.

PETITES NOUVELLES.

Nous avons reçu un nombre considérable de livres pour la Bibliothèque Canadienne ; nous devons accuser spécialement réception d'une caisse contenant 100 volumes, dus à l'obligeance de Mr Paul de Cazes ; de l'ouvrage de Mr Tanguay, 2 vols., don de Mr le Vic.-Général ; des ouvrages de Mr Pagnuelo, et de Mr E. Lareau, dons des auteurs respectifs ; Mr F. Granger, libraire de la rue N.-D. a aussi donné plusieurs volumes.

* * *

Département des cuisines.—Mr Morrice a fourni la glace nécessaire pour tout le temps du Bazar.

Les poêles à gaz ont été généreusement prêtés par la Compagnie du gaz.

* * *

Les personnes dont les noms suivent ont envoyé des effets *gratis* au Bazar de la Cathédrale :

Mr Pauzé, fruitier, des pruneaux.

Melle Roy, Hochelaga, des gâteaux, roast beef et fruits.

Mme Adam, " des gâteaux, des fruits et des confitures.

Mme Radiger, Hochelaga, des gâteaux.

Mr McGibbons (du Parc Mont-Royal) des fleurs.

Hon. Rosaire Thibaudcau, des fleurs.

Mme Augt. Laberge, des charlottes-russes, de la crème et des fruits.

Mme Archambeault, des gâteaux bagatelles et pommes Maringués.

Mme Lanthier, des tartes au coco, un moule, au chocolat.

Mr Griffin, (confiseur), une charlotte-russe.

M. M. Bourassa, (boucher), filet de bœuf, roast-beef, côtelettes de moutons, bœuf à soupe.

Mr D. Contant, (boucher), côtelettes de moutons ; abatage et transport des viandes.

Mr Isidore Durocher, propriétaire de l'Hôtel Richelieu, souscription \$200.00.

Mme Louis Masson, 1 couple de dindes, 2 couples de poulets, 6 tartes, fruits, pêches et poires, et \$10.00, et 1 langue en gelée.

Mme Thivierge, gateaux.

Mme Giroux, un moule.

Mme Tessier, gâteaux.

Mme L. Allard, poulets.

Mme Parent, langues.

Mme L. Perrault, huitres et gateaux.

Mme Z. Pratt, pâtisseries et poulets.

Mme Z. G. Laviolette, raisins et poires.

Mr Hles, Windsor Hôtel, many nice dishes.

Mrs C. S. Snowdon, vins.

Mme Deguise, gateaux, et melons.

Mme Guy, dindes.

Mme A. Théoret, 196 St. Hubert, a aussi généreusement contribué aux diners.

St. Peter's Bazaar.

Hail, compeer of you deathless dome
That rears its form divine o'er Rome !
Hail our St. Peter's ! work sublime
Destined to live thro' tide and time !
We hail thee all ! thy grandeur prize,
Thou glory of Mount Royal's skies !
Long may thy noble outlines be
The cynosure of *Villè-Marie* !
Long be the pilgrim tourist's pride—
The pious Christian's hope and guide !
Of Mother Church, the counterpart—
That Church that all the wiles and art
And powers of ill have oft assailed
But have as oft, to harm her, failed !
Aye, such, too, would have been the prayer
Of one whose last and finest care
Thou wert ! of thy projector—one
Whose race of godliness is run—
Of good BOURGET, whose sainted clay
Within thy walls lies urned to-day,
But whose dear mem'ry lives as green
In all our hearts as e'er 't has been !

And who that knows thy birth need fear,
That thine won't be a blest career ?
Faith's offspring thou, and Faith's alone—
In faith conceived, nursed, cradled, grown !
The fondling of each class and creed—
In all thou findest "friends indeed" !

And here, my Muse ! I fain would pause
In praise of those who 've helped the cause—
Of those fair dames whose gen'rous zeal
(Altho' at other shrines they kneel)
Our own hath equalled ! may their days
Be passed in peace and peaceful ways !

W. O. FARMER.

Les arts n'ont rien à montrer, la littérature n'a rien à dire
aux heureux que Dieu a favorisés du don de médiocrité.

LOUIS VEUILLOT.

*
*
*

L'esprit de l'homme ne ressemble pas au fruit du noyer
et le plus pesant est ordinairement le plus creux et le plus
vide.—*Comte de Nugent.*

*
*
*

Le plus homme d'esprit finit par faire, sans y prendre
garde, toutes les sottises dont il s'est moqué.

Heureux le plus homme de bien s'il évite la moitié des
fautes dont il a horreur !

LOUIS VEUILLOT.

LE SIEGE EPISCOPAL DE MONTREAL.

NOTES ET DOCUMENTS INÉDITS.

(Suite.)

Mgr Lartigue mourut le 19 avril 1840. En vertu du bref
apostolique qui l'avait nommé coadjuteur avec future succes-
seur, Mgr Bourget devenait, par le fait, évêque de Montréal.

*Acte de la prise de possession de l'Evêché de Montréal par
Sa Grandeur Mgr Ignace Bourget, le 23 avril 1840.*

L'an mil huit cent quarante, le vingt-troisième jour d'avril
à deux heures de relevée, les Notaires faisant les fonctions
de Notaires Apostoliques en la Province du Bas-Canada, ré-
sidants en la ville de Montréal, sous-signés, à la réquisition
de Sa Grandeur, Monseigneur l'Illustrissime et Révérendis-
sime Ignace Bourget, se sont transportés au Palais Episco-
pal de St Jacques, en la cité de Montréal, où étant le clergé
et le peuple convoqués au son de la cloche de l'Eglise Ca-
thédrale de Montréal, le dit Seigneur Ignace Bourget, ancien
Evêque de Telmesse, est sorti processionnellement du sus-
dit Palais et s'est rendu à la sacristie. Là, lecture a été faite,
à haute et intelligible voix, du Bref Apostolique de Notre
Saint Père le Pape Grégoire XVI, daté à Rome le dix de
mars de l'année mil huit cent trente-sept, nommant le dit
Seigneur Ignace Bourget Evêque de Telmesse, et coadju-
teur de Monseigneur Jean Jacques Lartigue, Evêque de
Montréal, pour succéder à Sa Grandeur au titre d'Evêque
de Montréal.

"Le dit Seigneur Jean Jacques Lartigue étant décédé le
dix-neuf du mois d'avril courant, et le dit Seigneur Ignace
Bourget, ayant déclaré qu'il acceptait la charge d'Evêque
de Montréal" il s'est agenouillé dans la sacristie, en face de
la dite Cathédrale, pour exprimer son entrée dans la ville
épiscopale de Montréal : ensuite, il s'est avancé vers la Ca-
thédrale sus-dite, accompagné du clergé et du peuple ; y
étant entré, il a baisé le maître-autel, a été intronisé et re-
connu pour Père et Evêque de Montréal par le baiser de la
main reçu de tout le clergé pendant la récitation du *Te
Deum*, avec toutes les cérémonies et solennités requises et
observées en pareil cas. A cette prise de possession per-
sonne ne s'est opposé.

Du tout, le dit Seigneur Bourget, actuellement en posses-
sion de son Evêché de Montréal, a requis acte octroyé à Sa
Grandeur.

Fait à Montréal, dans le Palais Episcopal sus-dit, et ont
signé le dit Seigneur Evêque, et plusieurs personnes notables
avec les notaires sus-dits.

Lecture faite

(Signé) † Ic. Ev. de Montréal.

I. Quiblier, Sup. du Sém. Ant. Manseau, ptre ; Roupe,
ptre du Sém. ; H. Hudon, ptre ; C. J. Primeau, ptre ; J.
O. C. Bruneau, ptre ; Jos. Marcoux, ptre ; R. Larré, ptre ;
A. Tessier, ptre ; Frs Porlier, ptre ; R. Mercier, ptre ; V.
Plinguet, ptre ; C. Aubry, ptre, curé ; J. C. Prince, ptre Dir. ;
Antoine Duranseau, ptre ; C. H. Caron, ptre ; B. Labelle,
ptre ; H. M. Turcotte, ptre ; Is. Lesieur, ptre ; Desaulniers,
ptre ; Duchaine, ecclésiastique ; Z. J. Truteau, N. P. ; J. M.
Mondelet, ainsi qu'il est porté à la minute, en possession du
Notaire sous-signé :

(Signé) J. M. MONDELET.

AU SACRE-CŒUR DE JESUS.

Qui pourra, d'une manière satisfaisante, expliquer l'origine des idées ?

Le Bazar me fait penser à la Cathédrale.

La Cathédrale me fait penser à Monseigneur Bourget.

Monseigneur Bourget me fait penser à un mot que je reçus de lui, il y a déjà plus de onze ans. Le voici :

“ L'évêque remercie M. Proulx de son attention filiale, en bénissant ses écrits qui ne respirent que l'amour du Sacré-Cœur, que louent et doivent louer toutes les langues et les tribus de la terre.—5 Juin 1875.”

Ces quelques paroles m'ont fait grand plaisir dans le temps ; plusieurs fois depuis elles ont soutenu mon courage ; aujourd'hui elles me restent comme un doux souvenir. Cette bénédiction d'un saint évêque, je n'en doute point, dans plus d'une circonstance difficile et glissante, a su préserver ma plume d'écarts et de faux pas.

Voyant que le Bazar parle toutes les langues, même l'algonquin, je lui envoie, avec la traduction, une de ces pièces latines qui m'ont valu les paroles ci-dessus. Peut-être, Horace traiterai-je mon latin d'algonquin,

AD JESU COR SACROSANCTISSIMUM.

Dulcis o Jesu, recreans ut imber,
Suavibus guttis liquor e sacratio
Corde distillans, animas tuorum
Irriget uber.

Cur, o ingrati, rudiora saxo
Corda praebeatis, steriles que mentes
Siccis deserti nocui furoris
Aestibus usta.

Grata quam nubes, tepidis diebus,
Imbri fecundo segetes amœnat !
Quam ferax gemmat teneris in herbis
Lacryma roris.

Sic, o amor dulcis mihi, sic apertos
Cordium in campos, crucis ab secundis
Nubibus, rorent latera ex hianti
Sanguis et unda.

Rore cœlesti viridans vigebit
Robur in duris, vigor ad decora ;
Acqua frondescent, et amore corda
Luxuriabunt.

Flore florebit niveo pudoris
Lilium, albescens violæ sub herbis,
Splendor et florum ! rosa caritatis
Igne rubebit.

Molle mitescent, roseo cruore
Purpurati, religione fructus
Nutriti, lætos Paradisi ad hortos
Aurea messis,

Gloriam Patri, Superoque Flatu,
Et tibi, Jesu Cor amore fervens,
Concinnat tellus, mare et æther, omni
Temporis ævo.

Amen.

(Traduction.)

O doux Jésus que cette divine liqueur, qui distille en gouttes suaves de votre Cœur Sacré, tombe sur les âmes de vos fidèles serviteurs, comme une pluie réparatrice qui les arrose et les féconde.

Pourquoi, o hommes ingrats, n'offrez-vous que des cœurs plus durs que la pierre, et des esprits stériles : déserts arides que dessèchent les ardeurs furibondes de coupables passions.

Qu'une ondée favorable, par les tièdes journées du printemps, féconde et réjouit les moissons ! qu'elle fait de bien au tendre gazon, la rosée qui perle sur les herbes en gouttes larmoyantes !

Qu'ainsi, o mon doux amour, qu'ainsi sur les champs découverts de nos cœurs, du haut de la croix comme d'une nuée bienfaisante, il pleure par les plaies béantes de votre côté une rosée et d'eau et de sang.

Sous l'influence de cette rosée céleste revivra d'une nouvelle et verte vigueur, et la force dans l'adversité. et l'ardeur pour le bien ; nos âmes s'orneront comme d'un feuillage de vertus, et déborderont de la sève surabondante de l'amour.

Le lis de la pureté fleurira de sa fleur de neige, la violette de l'humilité éclatera de blancheur sous les herbes, et la plus belle entre les fleurs, la rose de l'amour revêtira les couleurs rubicondes de la flamme.

Ils arriveront à une douce maturité, prenant de votre sang, ô Jésus, la teinte de la rose et de la pourpre, ces fruits que nourrit la sève de la religion : moisson dorée pour les heureux jardins du paradis.

Chantez gloire au Père, et à l'Esprit qui souffle d'en Haut, et à vous Cœur brûlant d'amour de mon Jésus ; chantez habitants de la terre, de la mer et des cieux, pendant toute la durée des siècles éternels.

Ainsi-soit-il.

J. B. PROULX Ptr.

Joseph Prud'homme est au café avec son descendant. Il vient de solder la dépense.

—Huit et huit, seize, et quatre font vingt. Merci, garçon !

—Monsieur oublie sans doute le petit pourboire.

—Non, mon ami, non. Je ne donne jamais rien aux garçons. Je ne veux pas encourager le célibat.

* * *

N'entretenez pas de votre bonheur un homme moins heureux que vous.

PYTHAGORE.



4 *S. N. Menchet*
3
archev. D'Arqueville.

Dieu nous aime.

Dieu nous aime et jamais il ne nous abandonne ;
Jamais ! Remettons donc nos espoirs dans sa main,
Sa volonté, sévère ou douce, est toujours bonne
Et rien de ce qu'il fait pour nous n'est fait en vain.

Avec joie acceptons ses grâces, s'il les donne ;
Sachons, s'il les refuse, attendre au lendemain ;
Patients, supportons l'épreuve, s'il l'ordonne,
Et prions. La prière est le baume divin.

Celui qui dans l'amour céleste se confie,
Sait que l'affliction épure et fortifie
Et qu'on vaut d'autant plus qu'on a mieux combattu.

Comme un sol généreux et fécond, la souffrance
Fait éclore une fleur exquise : l'espérance,
Et fait germer un fruit précieux : la vertu.

PAUL COLLIN.

FEUILLETON DU BAZAR

CORBIN ET D'AUBECOURT

(Suite et fin.)

Cependant, depuis deux bonnes minutes, le vicomte n'avait pas ouvert la bouche : il voulait rentrer en scène. Après avoir dit plusieurs choses agréables, il finit par prier Germain de lui expédier un beau costume de janissaire ; puis il me conseilla de me procurer, par la même occasion, un habit de femme grecque, avec quoi je ne manquerais pas d'éblouir tout le monde au premier bal paré où je me montrerais. Je le remerciai le plus séchement possible, lui disant que je ne me déguisais pas. Il me fit une courbette, et répondit par une fadeur que je renvoyai plus durement. Mais rien ne le déconcerta.

Mme d'Aubecourt ne manqua pas de se jeter à la traverse, comme elle fait toujours, lorsqu'elle voit que le vicomte s'attire des rebuffades. « Savez-vous, Monsieur, dit-elle à Germain, que vous me paraissez plus résigné que content ? Sérieusement, je m'étonne que vous entrepreniez ce nouveau voyage.—Il est très-vrai, Madame, répondit Germain, que c'est un effort de raison qui me fait partir. Je croyais mes courses finies, et je n'en vais, cette fois, parce que je ne puis rester.—A la bonne heure, interrompit le vicomte : si vous quittez Paris, du moins vos regrets le vengent.—Je crains, Monsieur, répondit Germain en souriant, que vous ne me fassiez trop d'honneur. La plupart des choses que je regrette vous paraîtraient probablement peu dignes d'estime. Je ne regrette ni les quais, ni l'Opéra, ni les affaires, mais seulement ma lampe et le coin de mon feu. J'aurais pu vivre là si heureux, entre ma mère et ma sœur !... — En effet, interrompit ma tante, je ne songeais pas à ces dames. Comment prennent-elles votre départ ? »

Germain changea de visage. Son courage, qui faiblissait depuis quelques instants, parut l'abandonner tout à fait. « Madame, dit-il avec un accent dont le vicomte seul pouvait n'être pas touché, je n'ai pas encore osé leur annoncer que je m'en vais. Puisque je me décide à leur causer un chagrin qui m'épouvante à ce degré, jugez vous-même combien il faut que j'aie besoin de partir. »

Ces simples paroles me déchirèrent l'âme ; je sentis que je n'y tenais plus, que je me trahissais ; et je me levai, les yeux déjà tout obscurcis, pour aller pleurer tout à mon aise dans mon appartement. Ni Germain, ni le vicomte, ne remarquèrent mon trouble ; mais ma tante s'en aperçut, et je saisis au passage, en me retirant, un regard qui ne servit pas médiocrement à augmenter mes alarmes. J'étais accablée de désespoir, de terreur et de remords. Comment fléchir Mme d'Aubecourt ? Comment me pardonner jamais à moi-même ce départ ? Que répondrais-je à ma tante ? Que dirais-je à Mme Darcelet ? Et tout le bonheur que j'avais rêvé, qu'était-il devenu ? Aucune lueur d'espérance, aucun arrangement, ne se présentaient à mon esprit ; je ne me trouvais plus ni courage ni résignation. Quelle terrible chose de se sentir désarmée, ruinée, impuissante, et pardessus tout coupable, dans un désastre où d'autres, à cause de nous, sont frappés comme nous, plus peut-être que nous ! « O malheureuse ! me répétais-je au

milieu de mes sanglots, pourquoi n'avoir pas tout dit dès le premier moment ? pourquoi me suis-je engagée dans ces détours ? pourquoi ai-je voulu me faire aimer ? Dieu me punit de toutes mes ruses ; il me refuse un bonheur que j'ai voulu m'assurer par moi-même, quand je n'étais pas seulement digne de le désirer ! »

Je restai près d'une demi-heure dans ce délire, la tête cachée sous mes coussins pour qu'on ne m'entendit pas pleurer. Tout à coup je sentis que quelqu'un était près de moi ; je me dressai en tressaillant, et je restai comme terrifiée en me trouvant face à face avec ma tante, qui me regardait avec un œil sévère.

Pauvre bonne tante, que je l'ai mal jugée ! Sa sévérité ne dura pas longtemps. Me voyant dans cet état, la pitié l'emporta tout de suite. Elle me fit asseoir près d'elle, me prit la main, et en deux mots débrouilla tout mon avenir, qu'une seule parole un peu dure aurait pu livrer à d'éternels orages.

« Stéphanie, me dit-elle, sois confiante ! »

Oh ! je ne me fis pas prier. Pleurant, l'embrassant, souriant quelquefois, heureuse de jeter hors de mon cœur le fardeau de mes secrets trop longtemps gardés, je lui contai tout, notre misère, les bienfaits de Germain, mes recherches, la lettre écrite de Naples, la visite chez Mme Darcet, toutes mes ruses, tout mon amour. J'eus souvent, dans le cours de ce récit, la joie de l'émouvoir et de l'attendrir jusqu'aux larmes. Visiblement Germain prenait une bonne place dans son cœur. Du reste, elle ne fit pas une question, ne demanda pas un éclaircissement. Elle comprit d'elle-même, à peu près, pourquoi j'avais tant redouté de la mettre dans ma confiance, et c'est un point qu'il n'était pas nécessaire d'éclaircir davantage entre nous. Enfin, certains indices me firent espérer que Corbin, salutairement humilié de s'être laissé vaincre par d'Aubecourt à propos de Mlle Joyant, saurait généreusement se venger. Mais je ne voulus rien solliciter de trop difficile. « Maintenant, ma bonne tante, lui dis-je en fluissant, vous savez tout ; je vous supplie de pardonner tout, et de croire que vous pouvez tout. Je ne désire obtenir de vous qu'une seule grâce : n'exigez point que j'épouse M. de Sauveterre... — Tu es une folle, interrompit-elle en m'embrassant ; baigne d'eau fraîche ces yeux rouges qui font mal à voir, repose-toi, et ne te trompe plus sur le cœur de ta mère. »

Elle me quitta ; je ne la revis qu'au dîner, où il ne fut question de rien, mais qui se passa le plus gaiement du monde. M. de Tourmagne y était seul avec nous ; sa présence m'en disait assez, et d'ailleurs sa bonne figure exprimait une joie si pleine et si franche que je ne pouvais me tromper sur l'heureuse situation de mes affaires. Ma tante aussi se montrait joyeuse et affairée. Quant à moi, sans rien soupçonner, sans chercher à rien prévoir, j'avais l'âme inondée d'un sentiment si pur et si profond, que je me sentais sur le point de pleurer, et que cent fois je voulus me lever de table, non plus pour aller me cacher chez moi, mais pour embrasser ma bonne tante. Nous revînmes au salon.

A peine y étions-nous, qu'un domestique s'approcha de ma tante et lui dit deux mots à l'oreille, en grand mystère. « C'est bon, répondit-elle ; faites comme je vous ai dit. » Et aussitôt, venant à moi, les yeux brillants : « Vite ! vite ! Stéphanie, cache-toi ! — Comment ! ma tante ? fis-je bien étonnée. — Cache-toi donc, répéta-t-elle en me serrant les mains et en m'embrassant de tout son cœur. En même temps elle m'entraînait dans sa chambre à coucher. Au moment où j'y entrâis, on annonça Germain ! Ma tante assure que je la regardai plus ravie encore qu'étonnée ; je n'ai pas de peine à le croire. « Ah

là ! me dit-elle un doigt sur la bouche, pas de bruit ! Je vais le recevoir et lui parler. Je ne te défends pas d'entendre. »

Je collai mes lèvres sur sa main, et elle s'enfuit après m'avoir embrassée encore, agile et gaie, comme vous l'auriez été à sa place. Je ne perdís pas de temps, et je me mis à regarder par la porte entr'ouverte.

« Monsieur Darcet, dit-elle à Germain, je veux sans délai vous entretenir d'une affaire très-importante, dont j'ai déjà parlé à M. de Tourmagne. Il faut que vous sachiez que ma famille vous a de grandes obligations. — A moi, madame ? — A vous-même, et à quelqu'un de vos parents. Premièrement, Mlle Joyant, votre marraine, a généreusement assisté jusqu'au pied de l'échafaud mon père et ma mère, qui sont morts en 1793. Ensuite, avec un dévouement plus courageux encore, elle m'a cachée moi-même et m'a ainsi sauvé la vie. — Madame la marquise est de Laval, observa le comte de Tourmagne. — Mais ceci n'est rien, reprit ma tante, jouissant de la surprise et des regards ébahis de Germain. Ma nièce Stéphanie a découvert qu'avant votre premier voyage, il y a dix ans, vous avez, vous, Monsieur, aidé une de mes parentes à sortir de la plus affreuse détresse. Cette parente, que je ne connaissais pas, était veuve d'un officier et se nommait Mme Corbin. — Mme Corbin ! s'écria Germain avec un accent qui me fit tressaillir dans ma cachette. O madame la marquise, dites-moi ce qu'est devenue la pauvre petite Rosalie !

— La pauvre petite Rosalie est devenue grande, continua en souriant ma tante ; vous ne la reconnaissez pas. Nous parlerons d'elle plus tard ; venons au point important. Après ce que je viens de dire, vous devez excuser, Monsieur, l'intérêt sans bornes que nous prenons à tout ce qui vous touche. Vous projetez en ce moment de faire un voyage qui désolera votre bonne mère, qui sera long, périlleux, et par-dessus tout, si j'en crois M. de Tourmagne, inutile.

— Inutile ! déraisonnable ! insensé ! s'écria M. de Tourmagne, coupant la parole à Germain, qui voulait réclamer.

— Laissez-moi dire, monsieur Darcet, reprit Mme d'Aubecourt ; ensuite vous donnerez vos raisons. M. de Tourmagne, ma nièce, moi-même, nous avons résolu d'empêcher ce voyage, de vous retenir ici, de vous consacrer à votre mère et à votre sœur, et voici comment nous comptons nous y prendre. Accordez-moi toute votre attention : c'est une idée que j'avais déjà eue et qui m'a été suggérée de nouveau, ce matin, par ma nièce Stéphanie ; car vous savez que Stéphanie aime beaucoup votre mère et votre sœur. J'espère bien que mon idée ne vous déplaira pas. Elle sourit beaucoup à M. de Tourmagne. N'est-ce pas, cher comte ? — L'idée est de vous, madame, répondit M. de Tourmagne d'une voix grave. — Eh bien donc, cher monsieur Germain, reprit ma tante avec quelque émotion, il s'agit de vous marier ! »

J'étais près de la porte, les deux mains appuyées sur mon cœur dont il me semblait que Germain aurait pu entendre les battements. Je retenais mon haleine et je versais lentement, délicieusement, ces bienheureuses larmes qu'on voudrait ensuite reprendre pour les offrir à Dieu, qui seul mérite un pareil tribut. Mais au dernier mot de ma tante, je ne fis qu'un bond jusqu'au fond de sa chambre. J'étais comme folle, comme enivrée. Pendant une ou deux minutes, la conversation du salon, la voix de ma tante, celle de M. de Tourmagne, celle même de Germain, n'apportèrent plus à mon oreille que de vains bruits où je ne comprenais rien. Quand je me retrouvai un peu, je me mis à genoux sur le prie-Dieu de Mme d'Aubecourt, au-dessus duquel je remarquai alors, à la place du riche et beau christ d'ivoire que j'y avais toujours admiré, un

humble crucifix de bronze, plus précieux mille fois. Ce crucifix, j'ai dû vous en parler : après dix ans, mes yeux l'ont reconnu du premier coup : c'est celui que tenait dans ses mains mon père expirant ; c'est celui que Germain, un jour, me fit saluer comme mon protecteur et celui de ma mère. Aux pieds de ce crucifix, ma tante, aujourd'hui même, a généreusement vaincu tous ses préjugés pour consommer mon bonheur. Je le baisai dans un transport ineffable de reconnaissance et d'amour. O ma bonne tante ! O mon bon Sauveur !

Cependant l'entretien continuait dans le salon ; je revins à mon poste. Germain se défendait vaillamment contre ma tante et contre M. de Tourmagne. Il remerciait beaucoup Mme la marquise : il était très-ému, très-honoré, plein de la plus vive et de la plus durable gratitude ; il rougissait de refuser tant de bontés, et il refusait. Chère Elise, que ce refus triste et obstiné me charmait !

« Je sais qui je vous offre, poursuivit ma tante, prolongeant avec délices une situation où se plaisaient également son cœur et son esprit ; je vous assure que la jeune personne est gentille, bien élevée. — Une tête un peu vive, ajouta malicieusement M. de Tourmagne en se tournant vers la porte ; mais du cœur ; capable de lire un livre sérieux et de garder un secret ! — Elle mérite mieux que moi, fit Germain. — Point du tout, reprit ma tante. Je peux même vous apprendre qu'elle vous a déjà vu, et j'ai lieu de croire que vous ne déplairiez pas. — Stéphanie la connaît, poursuivit M. de Tourmagne ; elle répond de l'aveu de Mme Darcet. — Je rends mille grâces à Mlle Stéphanie, dit Germain avec un tremblement dans la voix ; mais permettez moi, madame la marquise, et vous aussi mon vénérable ami, de vous déclarer que ma résolution est inébranlable. Je ne veux, je ne puis me marier. — Monsieur Darcet, reprit ma tante, je suis si convaincue que ce mariage fera deux heureux, sans compter les grands parents, que je n'y renoncerai point, tant que vous n'aurez pas vu la jeune personne. Elle est ici ; elle a dîné avec nous, et je vais la chercher. — Je vous supplie, madame ! s'écria Germain tout éperdu, n'en faites rien. — Ah ! par exemple, dit Mme d'Aubecourt, vous ne m'empêcherez pas de voir au moins jusqu'où vous poussez l'amour des pierres, et si décidément elles n'auront point de rivales. »

Elle s'était levée, et tandis que M. de Tourmagne retenait son ami, qui, perdant la tête, voulait presque s'enfuir, elle passa du salon dans sa chambre, où je l'attendais, moins épouvanlée que mon pauvre Germain, mais non pas moins émue. Je me jetai dans ses bras, elle m'y pressa en pleurant. Alors je l'attirai jusqu'à son prie-Dieu. Là, sans parler, je lui montrai le crucifix de bronze. « Tu l'as reconnu, me dit-elle à voix basse. — Oh ! oui, lui répondis-je, et je reconnais aussi, dans le même cœur, mon père et ma mère. — Chère enfant, reprit-elle en m'embrassant de nouveau, je ne suis pas moins heureuse que toi. Allons, viens ! ne le faisons pas davantage attendre. »

Mais je sentais mes genoux fléchir ; je ne pus entrer au salon qu'appuyée sur le bras de ma tante. Elle avait comme moi les yeux pleins de larmes, et je souriais comme elle. M. de Tourmagne ne commandait pas mieux à son émotion. Germain, rouge et confus, était si troublé, qu'il ne me reconnut pas. « — Eh bien, lui dit M. de Tourmagne, la voilà. Resterez-vous ? » Il ne vit et ne put en croire ses yeux. Il devint pâle, regardant ma tante avec une expression d'incertitude si poignante, qu'elle en fut effrayée. « — C'est bien elle ! » lui dit Mme d'Aubecourt, presque en sanglotant.

En même temps je m'avançai, chancelante, vers lui. Je pris une de ses mains dans les miennes, et je balbutiai, en allemand : « Quand je serai grande, je serai la femme de Germain. » — Röschen ! s'écria-t-il, en me serrant dans ses bras. Ah ! mademoiselle, je ne croyais pas vous aimer depuis si longtemps ! »

Röschen se laissa tomber dans un fauteuil, et serait morte si l'on mourait de bonheur.

« Allons ! allons ! dit ma tante, nous sommes heureux ici comme des égoïstes, et nous ne songeons point aux autres. Mon cher Germain, laissez votre future se remettre un peu de tant d'émotions. Courez chez vous, et ramenez-nous tout de suite votre mère et votre sœur. »

Que Dieu soit béni, ma bonne Elise !

Fin.

Nos désirs sont des aveugles qui courent sans chien et sans bâton.—*Comte de Nugent.*

Il en est de nos qualités comme des pièces d'or, celles que nous montrons servent à nous faire faire crédit pour celles qui nous manquent. Nos actions donnent à Satan des arches sur la fortune que lui promettent tous nos désirs et nos rêves.—*Comte de Nugent.*

L'homme est à plaindre de ne pas rencontrer le bonheur, et encore plus à plaindre de croire le trouver là où il n'est pas : nous nous abreuvons de fiel et de poison en pensant porter à nos lèvres des coupes remplies de nectar.—*Comte de Nugent.*

Un nom, c'est la portion la plus précieuse et la plus sainte du patrimoine que nous ont laissé nos pères ; c'est le couronnement glorieux qui peut et qui doit anoblir la plus humble vie ; c'est un dépôt sacré que chacun de nous reçoit, pour le conserver pur et le transmettre sans tache.

JEAN LOYSEAU.

* * *

Je regarde comme une chose impossible que trois personnes indépendantes puissent, pendant deux ou trois semaines seulement, faire chaque jour la même chose, à la même heure. Elles auront beau s'accorder, se promettre, se donner parole expressément, et toute affaire cessant, toujours il y aura de temps à autre quelque empêchement insurmontable, et souvent ce ne sera qu'une bagatelle. Les hommes ne peuvent être réunis pour un but quelconque sans une loi ou une règle qui les prive de leur volonté : il faut être religieux ou soldat.

JOSEPH DE MAISTRE.

* * *

Tout homme est une espèce de Foi pour un autre, et rien ne l'enchanté, lorsqu'il est pénétré d'une croyance et à mesure qu'il en est pénétré, comme de la trouver chez l'homme qu'il estime.

JOSEPH DE MAISTRE,

Day & Deblois
FONDERIE, 110 A 120 RUE ANNE.

PILASTRES et COLONNES pour Eglises et magasins et CLOTURES élégantes, en fonte pour Bâtisses et Cimetières une spécialité.

—AUSSI—

Fournaises à eau chaude "Beaupré"

Pour chauffage des Eglises, Couvents, Collèges, magasins et Maisons Privées.

La plus économique, la plus facile à tenir en bon ordre et garantie pour donner entière satisfaction.

Nombreux certificats des membres du clergé et autres témoignant de son excellence.

Les membres du Clergé, les banquiers, les marchands, le Gouvernement et les Compagnies de chemins de fer admettent que les

COFFRES-FORTS DE GOLDIE & McCULLOCH

sont les meilleurs et les achètent.

Les Coffres-Forts à l'épreuve du feu et des voleurs de

GOLDIE & McCULLOCH

S'achètent au

No 298, RUE ST-JACQUES, MONTREAL

ALFRED BENN, *Gérant.*

P. S.—Nous avons un certain nombre de coffres-forts de seconde main à vendre à bon marché.

A. HURTEAU & FRERE

Marchands de

Bois de Sciage

92, RUE SANGUINET, MONTREAL

CLOS } Coin des rues Sanguinet et Dorchester. Telephone No 106.
Bassin Wellington en face des bureaux du Grand-Tronc. Telephone No 1404.

JOSEPH PAQUET

OFFICE, 286 RUE CHAIG

Manufacturier de

PORTES, CHASSIS, JALOUSIES, ARCHITRAVES, MOULURES de tous genres. Et toute espèce de travaux à la pièce.

NO 12 A 22, RUE PERTHIUS

MONTREAL.

McNALLY & CIE

Importateurs de

TUYAUX POUR CANAUX

Ciment de Portland, Ciment Romain, Ciment Canadien, Tuyaux de Chemins, Têtes de Cheminées, Briques Refractaires, Terre Refractaire, Brouettes d'Entrepreneurs, Etc.

NO 12, RUE WELLINGTON

Coin de la rue des Sœurs Grises, près de la rue McGill,

MONTREAL.

JOSEPH ROBERT & FILS
MARCHANDS DE BOIS DE SCIAGE

1077 RUE NOTRE-DAME 1077

Constamment en mains une grande quantité de Pin, Pruche, Epinette, Lattes, Bardeaux, Bois franc

—AUSSI—

Bois de Charpente de toutes Dimensions

Téléphone No 879.

Banque Ville-Marie

NO 153, RUE ST-JACQUES

MONTREAL

Succursales :—Berthier, Lachute, Louiseville, Nicolet, Pte St-Charles, St-Césaire et St-Jérôme. Traités émis sur toutes les parties du monde. Dépôts à termes reçus, sur lesquels un intérêt est alloué.

Collections faites aux taux les plus bas. W. WEIR, Président
U. GARAND, Caissier.

ST-PETERS CATHEDRAL BAZAAR

ASK FOR THE

PEACHY CIGAR

Choicest brand in the market
Can be had at Stall in the Bazaar

GUY TREMELLING

No 773, CRAIG STREET

MONTREAL.

ETABLI EN 1843.

OWEN, McGARVEY & FILS

1849, 1851 et 1853, RUE NOTRE-DAME

(Coin de la rue McGill)

Tient constamment en mains l'assortiment le plus considérable et le plus varié qu'il y ait en Canada, pour meubles de Salons, Salles à diner, Bibliothèques et Chambres à coucher. Il y a dans l'établissement un magnifique élévateur pour transporter les pratiques à n'importe lequel des six étages de leur magasin. Toutes marchandises marquées en chiffres et garanties être telles que représentées, tant dans le détail que dans le gros.

J. H. WALKER

Established 1859

DESIGNER

and Engraver on Wood

FORESTRY CHAMBERS

132, St-James

and

116 St-Frs-Xavier Street

MONTREAL.



ORGUES-HARMONIUMS

"DOMINION,"

FABRIQUÉS SPÉCIALEMENT POUR
L. E. N. PRATTE,

PAR LA

COMPAGNIE D'ORGUES et de PIANOS "DOMINION," de Bowmanville, Ont.

pour l'usage des Eglises et des chapelles de communautés, d'après des devis particuliers et autres que ceux du catalogue, garantis pour 5 ans, et surpassant en RICHESSE, en PUISSANCE et en SUAVITÉ DE SON, les meilleurs instruments de fabrique étrangère.

La supériorité des Orgues-Harmoniums "DOMINION" a été universellement reconnue par LES PLUS GRANDES DISTINCTIONS et les PREMIERS PRIX partout où ils ont été exhibés.

Plus de 100 PREMIERS PRIX dans différentes parties du monde.

OFFICIEL. 1880

Montreal, Prov. de Quebec.

Exposition de la Puissance.

Le Comité Permanent de l'Exposition décerne ce Diplôme à La Compagnie d'Orgues DOMINION, L. E. N. PRATTE, Agent, pour le MEILLEUR Orgue (à anches) d'Eglise, pour supériorité générale du son, de l'action et de la fabrication, et pour l'imitation remarquable de l'Orgue à tuyaux.

GEORGES LECLERE, L. H. MASSUE,
 S. C. STEVENSON, Président.
 Sec. conjoints.

Philadelphie, 1876.

Médaille Internationale, et Diplôme d'Honneur.

Sydney, Australie, 1877.

PREMIER PRIX.

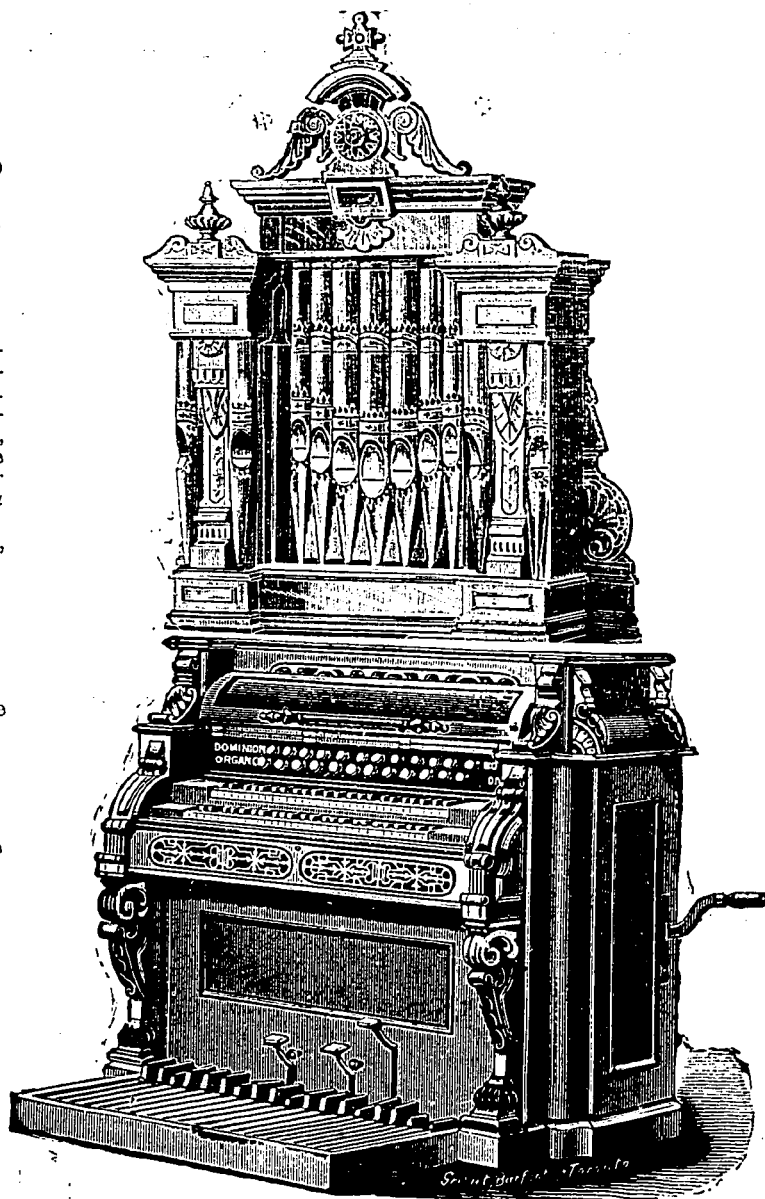
Médaille Internationale et Diplôme d'Honneur.

Toronto, 1878.

MEDAILLE D'OR.

Anvers, Belgique 1885.

Grand Diplôme d'Honneur.



OFFICIEL. 1880

Montreal, Prov. de Quebec.

Exposition de la Puissance.

Le Comité Permanent de l'Exposition décerne ce Diplôme à La Compagnie d'Orgues DOMINION, L. E. N. PRATTE, Agent, pour Orgues de Salon, pour suavité, pureté et richesse du son, pouvoir d'expression et variété de timbres avec excellence de construction.

GEORGES LECLERE, L. H. MASSUE,
 S. C. STEVENSON, Président.
 Sec. conjoints.

Paris, France, 1878.

Médaille Internationale et Diplôme d'Honneur.

Londres, 1876.

PREMIER PRIX.

Hamilton, 1877.

PREMIER PRIX.

Montreal, 1880

PREMIER PRIX

Et deux Diplômes d'Honneur.

Conditions libérales.—Satisfaction garantie.—Prix aussi bas que le permet la qualité supérieure de ces instruments. Catalogues illustrés expédiés sur demande.—Un assortiment considérable toujours en magasin.

L. E. N. PRATTE, Agent General,
 No. 1676 RUE NOTRE-DAME, MONTREAL.

Imprimé par J. CHAPLEAU & FILS, Imprimeurs de l'Archevêché.